

ENRICO CORRADINI
OU
LA NAISSANCE DU NATIONALISME ITALIEN



ÉDITIONS NOTRE COMBAT - 2011

Le producteur et le soldat conquièrent et la conquête s'appelle empire...

Discours à la Journée coloniale, 1927.

Le nationalisme est une forme de vie collective.

L'ombre della vita, 1908, p.281.

Supprimez la lutte et vous supprimez la vie.

Ibid., p.287.

I.

Le nationalisme italien, en tant que mouvement politique, est né à Florence, le 3 décembre 1910, avec la constitution de l'*Associazione nazionalista italiana*. Mais il faut remonter quatre ans plus tôt pour saisir les motifs historiques et psychologiques qui provoquèrent l'apparition du *nationalisme* dans le panorama politique italien.

Écartons d'abord, comme nous l'avons fait pour l'école nationaliste française, la confusion avec le *nationalitarisme*.

« Étant donné la signification spécifique prise par le mot nationalisme, explique fort bien l'auteur de l'article *Nazionalismo* dans l'*Enciclopedia italiana*, on ne peut entendre par cette expression toute doctrine qui place en son centre la nation, car toute l'histoire du XIXe siècle depuis le triomphe du principe des États fondés sur l'indépendance et la souveraineté nationale, pourrait être, en ce sens, considérée comme une histoire des nationalismes, mais ce mouvement idéologique et sentimental qui s'est affirmé en Europe avec les victoires de Napoléon 1er et qui a été repris et proclamé comme principe et substance des États de formation récente (Italie et Allemagne) durant le Second Empire est plus justement appelé par certains théoriciens comme A. Pagano, *nationalitarisme*, c'est à dire doctrine fondée sur le principe des nationalités. Elle s'accorde donc avec les principes du libéralisme politique et a pu être ainsi considérée comme le fondement de nouvelles conceptions du droit international de Pascal Stanislas Mancini, justement en plein *Risorgimento*¹ italien :

« *Quand ces principes furent portés par la démocratie jusqu'à l'excès – et ainsi se corrompirent – le nationalitarisme perdit ses contours et se confondit avec l'universalisme démocratique.*

« *En réaction contre un tel processus de décadence politique, et comme antidote aux partis surgît alors, dans les premières années du siècle, le nationalisme qui fut un mouvement commun à toute l'Europe en même temps qu'un mouvement et une doctrine de chaque nation particulière avec des caractères communs et des caractères particuliers correspondant au génie et à la tradition historique des différents peuples. »*

Le nationalisme italien, tout comme le nationalisme français, s'affirme donc résolument antinationalitaire et anti-libéral. Maurras disait que le nationalisme n'était pas le nationalitarisme, mais que c'en était même le contraire.

Le fondateur du nationalisme italien fut l'écrivain Enrico Corradini.

Corradini était né le 20 juillet 1865, à Samminiato, près de Florence. Il avait donc trente ans lorsque la défaite d'Adoua vint briser les espoirs de l'Italie de participer sur une grande échelle aux conquêtes coloniales que l'Angleterre et la

¹ Mouvement national qui amena au XIXe siècle l'unification de l'Italie en se basant sur les principes démocratiques et nationalitaires.

France menaient alors concurremment dans cette Afrique que les Italiens considéraient comme le prolongement historique et naturel de l'Empire romain.

Or, un grave problème se posait à l'Italie : celui de l'émigration où se perdait tant de vigueur et de sang italien au bénéfice d'autres peuples. La situation se présentait tout autrement qu'en France où le nationalisme s'affirmait conservateur des richesses morales et matérielles de la Nation, mais n'avait pas – sauf l'Alsace-Lorraine – de revendications territoriales à faire valoir et pour lequel les conquêtes coloniales n'étaient pas un impératif dérivé d'un urgent besoin de résoudre la question démographique comme en Italie.

Dès ses origines, le nationalisme italien réclame « *l'autorité de l'État pour empêcher la désagrégation, et la guerre pour réassumer les fins historiques du Risorgimento et commencer une nouvelle phase de puissance et de prestige italiens dans le monde.*² »

On va trouver chez Corradini et les premiers doctrinaires du nationalisme italien toutes les formules qu'on s'est habitué à considérer comme propres au fascisme et bon nombre des reproches qu'on a adressés à ce dernier se trompent d'adresse. Mussolini n'a pas été l'inventeur de l'aspect impérialiste du fascisme, il l'a hérité de Corradini.

On voit, dès les premières années du XXe siècle, Corradini créer dans son œuvre d'écrivain des personnages « *de caractère dur et solitaire* » en réaction au relâchement de son époque. Dans *Giulio Cesare* (1902), il exalte le génie et la force de l'homme et de Rome « *en totale antithèse avec la vision démocratique positive, alors à la mode, de la formation de l'Empire* ». Mais bien vite, il ne lui suffit plus de créer des personnages imaginaires, il songe à agir directement dans la politique italienne et fonde, en novembre 1903, une revue : *Il Regno*, annonçant en ces termes le but qu'il se propose :

« *Mes amis et moi avons un seul but : être une voix parmi toutes celles qui se plaignent et s'indignent de la lâcheté qui caractérise l'heure nationale présente... une voix parmi d'autres pour honnir ceux qui font tout pour être vaincus. Pour honnir la bourgeoisie italienne qui règne et gouverne.* »

Du mouvement intellectuel suscité par Corradini devait naître, au cours d'une réunion tenue au Palazzo Vecchio, à Florence, dans la salle des Duocento, le 3 décembre 1910, *l'Associazione nazionalista Italiana*.

Elle allait rassembler des hommes qui avaient « *concilié l'idée nationaliste et impérialiste et les principes du syndicalisme révolutionnaire*³ ».

On y trouve Luigi Federzoni qui s'était fait remarquer par ses campagnes irrédentistes dans le Trentin, Vincenzo Picordi, de la *Rassegna contemporanea*,

² *Enciclopedia italiana*, article « nationalisme ».

³ *Ibid.*

Gualtiero Castellani, etc...

Le 1^{er} mars 1911, à la date, choisie volontairement, de l'anniversaire de la défaite d'Adoua, sortit le premier numéro de l'*Idea Nazionale*, hebdomadaire dont le comité de direction comprenait Corradini, Federzoni, F. Coppola, R. Forges-Davanzati et M. Maraviglia.

On ne comprendrait rien à la fameuse apostrophe de Mussolini, au balcon du Palais de Venise, pendant la guerre d'Éthiopie : « *Adoua est reconquise !* », si l'on n'y voyait la réponse à l'appel lancé presque un demi-siècle plus tôt par l'*Idea Nazionale*.

Mussolini n'innovait rien, il accomplissait.

L'*Idea Nazionale* se proposait : 1) de rappeler les Italiens au sentiment et à la connaissance du génie de Rome et de l'Empire ; 2) de libérer la culture universitaire de l'imitation étrangère ; 3) de réveiller le sens et l'autorité de l'État en s'opposant à l'action désagrégratrice des partis et des classes et à l'individualisme chronique des Italiens ; 4) de relever le prestige de la Monarchie et de considérer l'Église comme l'Institut séculaire et glorieux de la vie religieuse nationale et internationale ; 5) de renforcer l'organisation militaire de l'État ; 6) de diriger toutes les énergies vers la conquête coloniale en Afrique pour en faire le terrain d'une émigration italienne non servile ; 7) de combattre dans le parlementarisme et la démocratie maçonnique la corruption et l'extrême décadence des institutions et des forces politiques héritières du Risorgimento ; 8) de combattre dans le socialisme la perversion de tout un peuple fait ennemi de la patrie et étranger et hostile à l'État ; 9) de combattre dans la démocratie parlementaire et maçonnique, comme dans le socialisme, deux internationalismes, l'un bourgeois, l'autre prolétarien, mais tous deux ennemis de la Nation ; 10) de considérer la politique étrangère comme la mission la plus importante de l'État ; 11) de promouvoir la solidarité de toutes les classes pour arriver à un plus grand bien-être collectif dans la lutte économique et politique entre les nations⁴.

En 1912, l'*Associazione nazionalista* proclamait l'antithèse existant entre le principe national et le principe démocratique et déclarait incompatible l'appartenance à la Maçonnerie et au Nationalisme. Elle déclenchait une violente campagne antimaçonnique et il est curieux de noter qu'à la même époque, Mussolini dénonçait l'action corruptrice de la Maçonnerie au sein du parti socialiste où il militait alors.

En 1913, Federzoni et Piero Foscari entraient à la Chambre comme députés nationalistes.

En mai 1914, l'*Associazione nazionalista* proclamait l'incompatibilité existant entre le nationalisme et le libéralisme repoussé comme doctrine économique et politique. Une scission devait suivre cette prise de position et des groupes nationalisés-libéraux se constituèrent autour du journal l'*Azione* de Bologne, mais

⁴ *Ibid.*

l'orientation nationaliste resta résolument antilibérale.

Après la guerre, les nationalistes adoptèrent comme uniforme la chemise bleue qu'ils ne quitteront qu'en mars 1923 lors de l'unification du nationalisme et du fascisme.

L'*Idea Nazionale* était quotidienne depuis 1914 : elle fusionna en 1925 avec la *Tribuna*.

Le fascisme réalisait les buts essentiels de l'*Associazione Nazionale*.

Notons que le premier ministre des colonies de Mussolini fut Federzoni, un des fondateurs de l'Associazione dont le rôle principal avait été de tenir constamment en éveil l'opinion italienne sur la nécessité de l'expansion en Afrique pour y réaliser, en terre italienne, une émigration non servile. Corradini qui avait séjourné, en 1909, au Brésil et en Argentine, en était revenu avec la vision de ce que pourrait faire la colonisation italienne dans des terres qui lui appartiendraient et toute son œuvre s'en est trouvée profondément influencée.

II.

L'œuvre de Corradini est immense. Ce qui frappe aujourd'hui, c'est qu'on y trouve l'essentiel de l'idéologie fasciste et jusqu'à certaines expressions comme la fameuse évocation des « nations-prolétaires » que tout le monde attribue à Mussolini. C'est tout simplement le titre d'une conférence prononcée en 1911 par Enrico Corradini : « Les nations prolétaires et le nationalisme. »

Corradini y déclarait que le nationalisme italien devait tendre à placer les problèmes de la vie nationale sur le plan de la politique étrangère, car, disait-il, « *les conditions de vie d'une nation sont liées aux conditions de vie des autres nations.* »

Pour certaines nations, cette liaison est « *subordination et dépendance, dépendance économique et morale, même s'il n'existe pas de dépendance politique* ». Or, l'Italie est précisément une de ces nations et la dépendance dans laquelle elle se trouve est grave. Elle doit s'en affranchir comme elle s'est affranchie de la dépendance politique. L'Italie est une « *nation prolétaire* ».

Et Corradini déclarait que le nationalisme devait être « *pour toute la nation* » ce que le socialisme représentait pour le seul prolétariat, c'est-à-dire une tentative de rédemption⁵.

Pour atteindre ce but, le nationalisme devait donner à l'Italie une nouvelle classe dirigeante et créer une nouvelle classe de « producteurs » – retenons ce terme de « producteurs » que reprendra le fascisme et qui contient en germe toute la notion corporative de l'État. L'État doit être assez fort pour susciter, discipliner et conduire avec la plus grande vigueur les énergies productrices, mais sans intervenir dans la

⁵ *Il Nazionale*, 17 octobre 1954.

gestion des entreprises.

L'influence nietzschéenne chez Corradini, comme chez Mussolini, est indéniable. Elle fut grande chez les hommes de cette génération. Pour Corradini, le Surhomme « *prend aussitôt un nom et un visage. Il devient Jules César, le créateur de l'Empire* ⁶ ».

« *Ce qui manque avant tout aux Italiens, estime-t-il, c'est la conscience du passé, de la Tradition nationale-romaine, parce que dans l'illusion de conquérir une plus ample liberté individuelle, ils ont détruit l'organisme spirituel qui lie les vivants aux morts et à ceux qui naîtront. On a fait de l'école un lieu d'instruction alors qu'elle était ou aurait dû être un lieu d'éducation.* »

La famille, elle-même, a perdu le sens de sa mission et pourtant, dira Corradini dans une très belle formule, « *chaque famille était une dynastie et la nation une société de rois* », et la hiérarchie de la famille se reflétait dans celle de la Société.

Corradini est donc traditionaliste et, tout comme les maîtres de l'école nationaliste française, il voit dans la Révolution de 1789 la cause de la grande rupture de l'équilibre dans la Société.

« *Il n'y eut plus de hiérarchies, écrit-il. D'un côté les individus, de l'autre l'humanité ; chaque idée, chaque principe devait courir les aléas de plébiscites selon l'accord ou le désaccord des intéressés* ⁷. »

Il faut rebâtir la Société avec l'aide des Surhommes, mais à partir de quel élément ?

A partir de la Nation. Pourquoi ? Mais parce que les nations existent.

« *Les nations sont des faits historiques qui sont arrivés et arrivent. Une nation est un fait géographique, c'est un fait climatique, c'est un fait ethnique ; on discute sur la valeur de la race dans la composition du peuple, mais on ne peut discuter sur le mélange des sangs, sur les diverses compositions de sang qui font les Italiens, les Français, les Espagnols, les Allemands, les Anglais et ainsi de suite, différents entre eux.*

« *D'autre part, la nation est un fait historique proprement dit, un fait de langue, un fait de culture, un fait de politique* ⁸. »

Penser que les nations pourraient se fondre en une communauté plus vaste, comme les Cités se sont fondues dans la nation, est une déduction obtenue « *par une analogie erronée* », car les Cités se sont groupées sans doute pour accroître leur développement, mais surtout, peut-être pour résister à l'extérieur :

« *Plus que la volonté des hommes du pays, la volonté des étrangers a formé la nation avec les guerres, les invasions, les déportations ; et il est probable qu'aucune*

⁶ Goffredo Bellonge, préface de la *Rinascita Nazionale* de Enrico Corradini, p. XI.

⁷ *Ibid.*, p. XVII.

⁸ *L'ombra della vita*, p. 287.

nation ne serait née sans la lutte extérieure parce que sans celle-ci, il n'y aurait pas eu besoin de s'unir; il n'y aurait pas eu besoin d'une énergique volonté commune et les révolutions auraient toujours plus tendu à désunir; ou bien l'inertie aurait toujours plus tendu à corrompre ou à débilitier.

« Les nations sont apparues parce qu'il y a eu un antagonisme et, d'une certaine manière, elles ne sont que la consolidation d'un état de guerre permanent, des unes contre les autres. »

Et, de cette constatation, Corradini va tirer une affirmation qui sera à la base de la volonté de puissance italienne pré-fasciste et fasciste :

« Deux forces agissent ensemble dans la vie : une force d'association (alliance d'éléments de même affinité pour la défense commune) et une force de lutte. Supprimez la lutte et vous supprimez la vie. Ou bien l'homme est debout pour lutter; ou bien il gît, cadavre, en proie aux vers. La vie humaine est par sa nature même dramatique⁹. »

Or, une lutte suppose un objectif, un but, une mission. C'est pourquoi, aux yeux de Corradini, *« une nation est surtout un consentement de générations qui se succèdent pour une mission à accomplir à travers les siècles. Détruisez la mission, obscure dans les multitudes, claire chez les chefs, qu'ils soient consuls ou rois, sénat ou parlement, aristocratie ou démocratie ; détruisez cela, c'est-à-dire le devoir qui naît aujourd'hui de l'œuvre d'hier, toujours plus vaste, et vous aurez détruit la nation. Vous aurez détruit l'histoire de la nation et il n'en restera plus que la chronique.¹⁰ »*

Pour Corradini, les nations agissent dans le monde comme les familles dans la Cité :

« La famille, c'est l'homme qui a pour lui la force des générations, et-avec cette force il accomplit tout ce qui n'est pas permis à l'individu. La nation est une multitude qui a pour elle la force d'une multitude de générations avec lesquelles se crée l'histoire du monde.¹¹ »

Et dans un raisonnement rigoureux, Corradini va établir que la nation est *« une personne spirituelle »* :

« Sur le territoire, écrit-il dans L'Unità e la potenza delle Nazioni, la race

⁹ Ibid., p. 287.

¹⁰ Ibid., p. 287.

¹¹ Discorci politici, p. 36.

forme sa nationalité. Les autres éléments sont l'histoire, la langue, la religion, l'œuvre de la civilisation, les institutions politiques. Tous concourent à la formation. La race apporte ses germes spirituels pour former l'esprit de la nation. Le territoire lui-même selon sa nature, position géographique, terrestre et maritime ou simplement terrestre, selon son extension et sa productivité, est formateur de la race dans sa fonction d'élaboration de la nation qui est de nature spirituelle.

« La nation est donc dans son corps physique une communauté spirituelle. »

Voilà sa nature définie. Elle est la communauté spirituelle de toutes les générations qui ont existé sous son nom. C'est-à-dire qu'elle est non leur somme, mais leur unité.

« La nation est une personne spirituelle .¹² »

Cette unité fondamentale de la nation, Corradini donnera à l'État la mission de la réaliser et de la maintenir. Là encore il occupe une position que le fascisme ne fera que reprendre.

« La nation, dit-il, à travers la lutte de ses éléments, réalise, grâce à l'État et dans l'État, son unité fondamentale pour la transformer en puissance, combattre dans la concurrence mondiale et s'agrandir. La nation dans sa vie interne est unité productive, elle est organisme de travail et de production et sur le plan extérieur, elle est l'unité combattante, devenue organisme de puissance. »

Aussi, pour Corradini, le nationalisme est-il obligatoirement « une forme de vie collective.¹³ » Il est « la doctrine de ceux qui considèrent la nation comme la plus vaste unité de la vie collective, comme un vrai et propre individu plus grand.¹⁴ ».

Et c'est cette forme de « vie collective » que Corradini oppose aux marxistes : « Le nationalisme est en somme la réaffirmation de la solidarité nationale contre la lutte de classes, c'est l'effort réalisé pour remettre à leur place les classes et les subordonner de nouveau aux fins de la nation¹⁵ » et c'est « dans l'État que la nation exprime sa vertu d'organisation, c'est-à-dire de transformation de ses éléments en organes et de leurs forces en fonctions d'unité vivante ». Autrement dit : « L'État est la nation organique et active.¹⁶ »

Le nationalisme italien dut aux circonstances historiques, aux sources mêmes d'inspiration auxquelles il s'adressait, d'afficher avec une romantique violence, un

12 *L'unità et la potenza delle nazioni*, p. 167.

13 *L'ombra della vita*, p. 281.

14 *Ibid.*, p. 285.

15 *Il volere d'Italia*, p. 163.

16 *L'unità et la potenza delle nazioni*, p. 97.

impérialisme dont le fascisme devait hériter un demi-siècle plus tard.

Le décalage existant entre la tradition de Rome et la réalité italienne était facile à supprimer dans les esprits enthousiastes, il était plus difficile de l'oublier dans les faits.

En 1915, Corradini, avec tous les interventistes réclame « *une guerre nationale, continuatrice, dit-il, de celle qui nous a donné la liberté et l'unité, une seule guerre populaire reprise avec la même religion de Giuseppe Mazzini et avec la même épée que Giuseppe Garibaldi* ».

Il attend de cette guerre qu'elle donne à l'Italie l'Adriatique, les Balkans, la Méditerranée, l'ouverture sur l'Asie dans les dépouilles de l'empire ottoman, la fortune politique, la sécurité militaire aux frontières, le retour des Italiens de Trente, de Trieste, de l'Istrie et de la Dalmatie¹⁷.

« *La lutte internationale, dit-il une autre fois, c'est la guerre ? Eh bien, que ce soit la guerre ! Et que le nationalisme suscite en Italie la volonté de la guerre victorieuse.*¹⁸ »

Et pourtant, il eut, somme toute, une vision pessimiste de l'avenir :

« *Notre Empire, écrit-il en 1912, sera conquis, organisé, conservé et ainsi tendra à mourir et alors il faudra que d'autres nous en chassent comme furent chassés nos pères les Romains. Mais l'esprit de ce qu'ont fait nos pères et de ce qu'ont fait les Grecs, dure, transmis en nous. Ainsi quelque chose nous est demandé que nous ne savons pas – pas encore –, mais nous est demandé à voix haute par une humanité qui n'est pas encore née.*¹⁹ »

Mussolini parlera, lui aussi, un jour, de ces empires « *qui ne durent pas* », mais qui ont du moins « *atteint à la grandeur, touché à un sommet* » et qui « *survivent dans la mémoire des hommes.*²⁰ »

M. Michel Vivier a très justement parlé de « *romantisme fasciste* » or, le nationalisme, selon la belle formule de Barrès est un « *classicisme* ». Voilà une première différence entre les deux écoles nationalistes. Elle est importante.

17 *Discorsi politici*, p. 285.

18 *Ibid.*, p. 101.

19 *Sopra le vie del nuovo Impero*, p. 235.

20 Marguerite G.Sarfati, *Mussolini*, p. 303.